



Daniel Cohen éditeur

www.editionsorizons.fr

Littératures, une collection dirigée par Daniel Cohen

Littératures est une collection ouverte, tout entière, à l'écriture, quelle qu'en soit la forme : roman, récit, nouvelles, autofiction, journal ; démarche éditoriale aussi vieille que l'édition elle-même. S'il est difficile de blâmer les ténors de celle-ci d'avoir eu le goût des genres qui lui ont rallié un large public, il reste que, prescripteurs ici, concepteurs de la forme romanesque là, comptables de ces prescriptions et de ces conceptions ailleurs, ont, jusqu'à un degré critique, asséché le vivier des talents.

L'approche de *Littératures*, chez Orizons, est simple — il eût été vain de l'indiquer en d'autres temps : publier des auteurs que leur force personnelle, leur attachement aux formes multiples du littéraire, ont conduits au désir de faire partager leur expérience intérieure. Du texte dépouillé à l'écrit porté par le souffle de l'aventure mentale et physique, nous vénérons, entre tous les critères supposant déterminer l'œuvre littéraire, le style. Flaubert écrivant : « J'estime par-dessus tout d'abord le style, et ensuite le vrai » ; plus tard, le philosophe Alain professant : « c'est toujours le goût qui éclaire le jugement », les deux mentors savaient avoir raison contre nos dépêrissements. Nous en faisons notre credo. D.C.

ISBN : 978-2-296-08804-7

© Orizons, Paris, 2011



Plage étrangère





Ilse Tielsch

Plage étrangère

traduit de l'allemand par
Miguel Couffon

Orizons
2011

DANS LA MÊME COLLECTION

- Farid Adafer, *Jugement dernier*, 2008
Marcel Baraffe, *Brume de sang*, 2009
Jean-Pierre Barbier-Jardet, *Et Cætera*, 2009
Jean-Pierre Barbier-Jardet, *Amarré à un corps-mort*, 2010
Michèle Bayar, *Ali Amour*, 2011
Jacques-Emmanuel Bernard, *Sous le soleil de Jerusalem*,
2010
François G. Bussac, *Les garçons sensibles*, 2010
François G. Bussac, *Nouvelles de la rue Linné*, 2010
Patrick Cardon, *Le Grand Écart*, 2010
Bertrand du Chambon, *Loin de Vārānasī*, 2008
Bertrand du Chambon, *La lionne*, 2011
Éric Colombo, *La métamorphose des Ailes*, 2011
Daniel Cohen, *Eaux dérobées*, 2010
Monique Lise Cohen, *Le parchemin du désir*, 2009
Patrick Corneau, *Îles sans océan*, 2010
Maurice Couturier, *Ziama*, 2009
Odette David, *Le Maître-Mot*, 2008
Jacqueline De Clercq, *Le Dit d'Ariane*, 2008
Charles Dobzynski, *le bal de baleines et autres fictions*, 2011
Serge Dufoulon, *Les jours de papier*, 2011
Toufic El-Khoury, *Beyrouth pantomime*, 2008
Maurice Elia, *Dernier tango à Beyrouth*, 2008
Raymond Espinose, *Libertad*, 2010
Raymond Espinose, *Pauline ou La courbe du ciel*, 2011
Pierre Fréha, *La conquête de l'oued*, 2008
Gérard Gantet, *Les hauts cris*, 2008
Gérard Gantet, *L'Immeuble vert*, 2011
Jean Gillibert, *À demi-barbares*, 2011
Jean Gillibert, *Nunuche suivi de Les Pompes néantes*, 2011
Jean Gillibert, *Exils*, 2011
Gérard Glatt, *Une poupée dans un fauteuil*, 2008
Gérard Glatt, *L'Impasse Héloïse*, 2009
Gérard Glatt, *Une jeune fille différente*, 2011
Charles Guerrin, *La cérémonie des aveux*, 2009
Liliane Hasson, [trad. du cubain] *L'île errante*, 2011



Henri Heinemann, *L'Éternité pliée*, Journal, édition intégrale,
2008-2011
François Labbé, *Le Cahier rouge*, 2011
Gérard Laplace, *La Pierre à boire*, 2008
Didier Mansuy, *Cas de figures*, 2011
Gérard Mansuy, *Le Merveilleux*, 2009
Kristina Manusardi, *Au tout début*, 2011
Lucette Mouline, *Faux et usage de faux*, 2009
Lucette Mouline, *Du côté de l'ennemi*, 2010
Anne Mounic, *Quand on a marché plusieurs années...*, 2008
Enza Palamara, *Rassembler les traits épars*, 2008
Laurent Peireire, *Scènes privées*, 2011
Robert Poudérou, *La Sanseverina*, 2011
Gianfranco Stroppini de Focara, *Le serpent se mord la
queue*, 2011
Ilse Tielsch, *Plage étrangère*, 2011
Béatrix Ulysse, *L'écho du corail perdu*, 2009
Béatrix Ulysse, *Le manuscrit de la Voie lactée*, 2011
Antoine de Vial, *Debout près de la mer*, 2009

Nos collections : *Profils d'un classique*, *Cardinales*, *Domaine littéraire* se corrént au substrat littéraire. Les autres, *Philosophie* — *La main d'Athéna*, *Homosexualités* et même *Témoins*, en relèvent. Voir notre site (décliné en page 2 de cet ouvrage).





(Le *Watt* est une bande de terres amphibies de la mer du Nord, recouverte à marée haute, traversée de chenaux marins, qui s'étend de l'archipel des îles frisonnes, telles les *Halligen*, restes de l'ancien littoral que la mer a démantelé, et les digues de la terre ferme).

(n.d.t.)





La mer se brisait, écumante, sur les rochers, roulait en vagues immenses sur le rivage, puis se retirait. Nous nous sommes éveillés et avons rampé vers la plage. Nous avons respiré et nous nous sommes transformés. Nous avons mangé les fruits des végétaux, avons mis bas, avons marché debout, avons mangé nos frères et nos sœurs les animaux, nos frères et nos sœurs les poissons. Nous avons envié la couche que l'autre s'était aménagée, et sa nourriture. Nous nous sommes fait la chasse, nous nous sommes combattus, entre-tués, déchiquetés, dévorés les uns les autres, en gueulant des sons pour nous faire comprendre, en lançant des roucoulements et des soupirs, des gémissements et des plaintes, en claquant de la bouche et en jappant. Nous avons inventé des suites de sons, et formé des mots pour exprimer la haine, l'hostilité, la jalousie et l'amour. Nous avons développé nos cerveaux, avons grandi et nous sommes multipliés. Nous avons soumis la terre.



12 *Ilse Tielsch*

Nous sommes allés les uns vers les autres, nous nous sommes éloignés les uns des autres. Nous nous sommes querellés, avons vécu en bonne intelligence. Nous ne pouvons nous accepter, nous supporter, nous nous sommes déchirés, aimés. Nous avons été heureux, nous avons cru mourir sous le poids du malheur. Nous avons vécu, nous vivons, nous avons peur de la mort, nous nous consolons avec la mort. Un jour, nous saurons que chaque seconde vécue était une seconde offerte, chaque jour un jour offert.



— **L**a mer, dit la femme qui s'appuie à la balustrade du balcon et regarde la surface de l'eau bleu ardoise. La mer !

Elle s'était promis d'assister au lever du soleil, mais elle a dormi trop longtemps. L'astre est déjà oblique au-dessus de l'horizon. L'eau frappe le sable en longues vagues plates. Le ciel ressemble à du lait bleuâtre. Vers l'ouest, l'azur devient plus profond. Des mouettes sont plantées, immobiles, sur le rivage. D'autres courent çà et là entre les fauteuils d'osier jaune et cherchent leur pitance. Il a plu pendant la nuit et le sol est mouillé, sauf aux endroits où les auvents des fauteuils ont écarté la pluie et où le sable dessine de petits monticules asséchés en forme de dunes. Des traces de pattes de chat partent de l'eau en direction de la digue.

Sur son vélo, un homme en casquette et blouson bleus suit en sifflotant la route de la digue. L'ombre bleu ardoise d'un cargo glisse sur l'horizon en demi-cercle. Les vagues font un bruit monotone et doux. Une mouette

s'envole et plane à petits coups d'ailes au-dessus de l'eau en poussant un cri rauque. Une porte s'ouvre, quelqu'un balaie d'un geste régulier l'allée qui borde la maison, une pelle de métal frotte sur le sol, la porte se referme. Pendant un long moment, on n'entend plus que le bruit des vagues déferlant sur la plage.

— La mer ! dit la femme. *Die See !*

Elle répète le mot familier qui prend ici, associé à l'article féminin, une sonorité inhabituelle. L'autre mot, *das Meer*, glisserait plus aisément, plus naturellement, plus mollement sur les lèvres. Elle n'emploie d'habitude le mot *See* qu'au masculin. Elle dit *der See* et pense alors aux lacs de montagne qui emplissent les gorges ou les vallées en auge, au *Mondsee*, à l'*Attersee*, à toutes les étendues d'eau plus ou moins grandes qu'elle a vues, qu'elle a parcourues en bateau ou traversées sur de petites navettes, dans lesquelles elle s'est baignée, la peau nue enveloppée par la caresse d'une onde plus ou moins froide, nageant sous la surface et s'étonnant, les yeux ouverts, devant les merveilleuses forêts d'algues ondulant dans le courant à proximité des rives, ou glissant sur un gravier scintillant et croisant des poissons aux yeux tranquilles lorsqu'elle longeait la berge, à ces endroits

peu profonds que traverse la lumière du soleil.

C'était le même mot qu'elle employait à présent, mais précédé de l'article féminin, et pris au sens le plus large du terme, d'ailleurs, car il ne désignait ici que l'estuaire évasé d'un fleuve, lequel, né dans les monts de Bohême, se jetait dans la mer du Nord après avoir été rejoint par les eaux d'innombrables ruisseaux, petits cours d'eau et grandes rivières. *Die See* était un mot à la sonorité étrangère, presque menaçante, qui évoquait de terribles inondations, des catastrophes maritimes et des raz de marée, une mer déchaînée, grondante, roulant des vagues hautes comme des maisons, menaçant et anéantissant des vies. Dans les récits de l'enfance, histoires de batailles navales, de pirates et de monstres marins, et même plus tard, le mot *Meer* s'était rarement trouvé lié à des drames dévastateurs. Le mot *See*, en revanche, revenait fréquemment.

Un jour, alors qu'elle était enfant, elle avait entendu les adultes raconter qu'un navire avait été renfloué en mer du Nord. Des plongeurs avaient découvert l'épave reposant sur le fond et avaient pénétré à l'intérieur. Le capitaine, les passagers, des matelots et l'homme de barre étaient alors venus à leur



rencontre, flottant entre deux eaux, les yeux ouverts, les corps presque intacts.

Les images lui sont restées en mémoire. Celle du capitaine surtout, qui continue d'errer, accompagné de tout l'équipage du navire englouti, à travers les coursives et les salles emplies d'eau. Des hommes et des femmes habillés d'étrange façon flottent toujours à l'horizontale entre des parois de bois gonflées et couvertes de coquillages, entre sols et plafonds. Ce sont des négociants, des touristes, des amants. Les testaments n'ont pas été rédigés, les affaires n'ont pas été conclues, les vies n'ont pas été vécues jusqu'à leur terme. Les femmes portent des colliers de perles autour du cou et des bagues de valeur aux doigts. Leur chevelure ondule dans l'eau, elles ont la bouche ouverte. Des enfants flottent à leurs côtés. Ce sont surtout ces yeux ouverts, dont il était question dans les conversations des adultes, qu'il est impossible d'effacer de ces images, des yeux grands ouverts, élargis à faire peur, mais morts, semblables aux yeux fixes également, mais vivants, des poissons, lesquels nagent çà et là entre les défunts, muets comme eux, en les heurtant de la bouche et des nageoires.